

## **Fiction et construction de concepts**

Pierre Fasula  
(Université de Paris I)

Notre but est d'interroger le rapport entre fiction et concept à partir d'un cas particulier, celui de l'utopie, du moins telle que Robert Musil la définit dans son roman, *L'Homme sans qualités*. Au §61, après avoir décrit ce que serait une vie exacte, il continue ainsi :

« On objectera que c'est là pure utopie ! C'en est une, bien entendu. Une utopie, c'est à peu près l'équivalent d'une possibilité ; qu'une possibilité ne soit pas réalité signifie simplement que les circonstances dans lesquelles elle se trouve provisoirement impliquée l'en empêchent, car autrement, elle ne serait qu'une impossibilité ; qu'on la détache maintenant de son contexte et qu'on la développe, elle devient une utopie. Le processus est le même lorsqu'un chercheur observe une modification dans l'un des éléments d'un phénomène complexe, et en tire ses conséquences personnelles ; l'utopie est une expérience dans laquelle on observe la modification possible d'un élément et les conséquences que cette modification entraînerait dans ce phénomène complexe que nous appelons la vie »<sup>1</sup>.

Pour ce qui nous concerne, la question est la suivante : qu'en est-il de l'articulation entre fiction et concept dans ce qui est présenté comme une expérimentation dans laquelle on observe une modification possible et ses conséquences sur la vie ?

### **I. Expérimentation et méthode de variation selon Mach**

Avant de répondre à cette question, indiquons l'origine d'une telle définition de l'utopie. Quand Musil décrit ce que fait le chercheur en disant que ce dernier observe une modification dans l'un des éléments d'un phénomène complexe, etc., il fait implicitement référence à l'auteur sur lequel il a fait sa thèse de philosophie (sous la direction de Carl Stumpf), à savoir Ernst Mach, à qui on attribue souvent la paternité de la définition

---

<sup>1</sup> R. Musil, *L'Homme sans qualités*, tome I, trad. P. Jaccottet, Paris, Seuil, 1956, §61, pp. 310-311.

moderne de l'expérimentation mentale<sup>2</sup>. Mach rapporte en effet l'expérimentation à une méthode plus générale, la méthode des variations, qu'il définit ainsi :

« Pour étudier une multiplicité d'éléments dépendants les uns des autres d'une façon compliquée, nous n'avons à notre disposition qu'une seule méthode : la *méthode des variations*. Elle consiste à étudier pour chaque élément la variation qui se trouve liée à la variation de chacun des autres éléments »<sup>3</sup>.

On le voit, ce sont ces termes : éléments, dépendance complexe, variation, que Musil reprend dans son roman pour caractériser de manière générale l'expérimentation, et par extension, l'utopie. En même temps, puisque cette dernière est définie comme l'observation d'une modification *possible* et de ses conséquences *possibles*, elle n'est pas une expérimentation réelle mais relève plutôt de l'expérimentation mentale<sup>4</sup>.

---

<sup>2</sup> Sur la question de l'expérience de pensée en général, la présentation la plus complète des recherches actuelles est celle que l'on trouve à l'entrée « Thought Experiments » de la *Stanford Encyclopedia of Philosophy* (<http://plato.stanford.edu/entries/thought-experiment/#Bib>), rédigée et actualisée par l'un des spécialistes du sujet, James Robert Brown (*Laboratory of the Mind : Thought Experiments in the Natural Sciences*, London, Routledge, 1991, rééd. 2011). Il indique à juste titre deux travaux de référence : l'un d'un intérêt plutôt conceptuel, celui de R. Sorensen, *Thoughts Experiments* (Oxford, Oxford UP, 1992), l'autre d'un intérêt davantage historique, celui de U. Khüne, *Die Methode des Gedankenexperimente* (Frankfurt, Suhrkamp, 2005). Ajoutons le travail fondateur de H. Horowitz et G. H. Massey (éds.), *Thought Experiments in Science and Philosophy* (Lanham, Rowman and Littlefield, 1990), et celui, plus récent, de D. Cohnitz, *Gedankenexperimente in der Philosophie* (Paderborn, Mentis, 2006), dans la lignée des travaux de U. Khüne.

<sup>3</sup> E. Mach, *La connaissance et l'erreur*, trad. M. Dufour, Paris, E. Flammarion, 1908, chapitre I, pp. 28-29.

<sup>4</sup> Peu de commentateurs de Musil ont souligné et développé ce rapprochement avec Mach sur le point précis de l'expérimentation mentale. Font exception R. von Heydebrand (*Die Reflexion Ulrichs in Robert Musils Roman "Der Mann ohne Eigenschaften"*, *op. cit.*, p. 50-55) et surtout J.-P. Cometti (*Robert Musil ou l'alternative romanesque*, *op. cit.*, p. 128-131 ; *Robert Musil. De « Törless » à « L'Homme sans qualités »*, Bruxelles, Mardaga, 1986, p. 178-186). Même si ce dernier a tendance à en tirer des conclusions sur le roman et la fiction plutôt que sur l'utopie, il ajoute à cette référence à Mach une référence à Wittgenstein (par le biais de J. Bouveresse). On notera au passage que ce dernier ne thématise ce rapprochement entre Musil et Mach ni quand il aborde la question de l'expérimentation mentale dans *La connaissance de l'écrivain* (Marseille, Agone, 2008, p. 115-122), ni quand il traite du lien entre Musil et Mach (cf. notamment « La science sourit dans sa barbe... », in *L'Arc*, n°74, 1978, p. 8-31 ; reproduit dans *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, *op. cit.*, p. 85-122, mais p. 93-97 pour ce qui nous intéresse).

## II. L'expérimentation mentale selon Mach<sup>5</sup>

Pour Mach, en effet, il y a deux usages de cette méthode de variation : elle produit, d'un côté, les expérimentations physiques à proprement parler, c'est-à-dire celles, réelles, des scientifiques, mais aussi, d'un autre côté, les expérimentations mentales :

« En dehors de l'expérimentation physique, l'homme arrivé à un développement intellectuel avancé, recourt souvent à l'*expérimentation mentale*. Ceux qui font des projets, ceux qui bâtissent des châteaux en Espagne, romanciers et poètes, qui se laissent aller à des utopies sociales ou techniques, font de l'expérimentation mentale ; d'ailleurs le marchand sérieux, l'inventeur réfléchi et le savant en font aussi. Tous se représentent des circonstances diverses, et rattachent à ces représentations certaines conjectures. Mais les premiers combinent dans leur imagination des circonstances qui ne se rencontreront pas dans la réalité, ou bien, ils se représentent des circonstances comme suivies de conséquences qui n'ont pas de liens avec elles, tandis que le marchand, l'inventeur et le savant ont comme représentations de bonnes images des faits, et restent dans leurs pensées, très près de la réalité »<sup>6</sup>.

Ainsi, pour Mach, l'utopie relève de cet usage particulier de la méthode de variation qu'est l'expérimentation mentale. Plus précisément, elle est un genre particulier d'expérimentation mentale, puisqu'elle appartient à celles des rêveurs, des romanciers et des poètes, que l'on doit distinguer de celles des marchands sérieux, des inventeurs réfléchis et des savants.

## III. Sa critique par Musil

Cette assimilation de l'utopie à ce genre particulier d'expérimentation mentale pose cependant deux problèmes. Le premier problème réside dans le fait que Musil ne range pas l'utopie dans le genre d'expérimentation mentale indiqué par Mach. Dans le §61 cité au début de cet article, l'utopie n'est justement pas tirée du côté des rêveries ou des châteaux en Espagne, mais décrite et définie en prenant comme modèles

---

<sup>5</sup> On trouvera un traitement assez détaillé de la perspective de Mach dans Sorensen, *op. cit.*, p. 51 *sq.*, et Khüne, *op. cit.*, p. 165 *sq.*, que nous laisserons pourtant de côté. Ce qui nous intéresse en effet, c'est la manière dont Musil utilise la description, par Mach, de l'expérimentation en général et de l'expérimentation mentale en particulier, pour définir l'utopie.

<sup>6</sup> E. Mach, *La connaissance et l'erreur*, *op. cit.*, chapitre XI, pp. 197-198.

l'expérimentation scientifique réelle et l'expérimentation mentale telle que la pratique le savant.

Une des conséquences intéressantes, c'est le fait qu'une telle perspective relativise le lien qu'on fait habituellement entre utopie et littérature. Il est vrai que Musil choisit sans hésiter la forme romanesque pour développer ses utopies. En même temps, il est significatif que ces dernières soient certes développées par le narrateur mais aussi attribuées au personnage principal : Ulrich, un mathématicien présenté comme un expérimentateur (et non pas un mathématicien qui découvrirait la littérature et son supposé lien essentiel avec l'utopie). Ce n'est pas parce que ces utopies sont développées dans le roman qu'elles sont celles du roman et qu'elles ont le roman pour modèle : ici, ce sont celles d'un mathématicien qui prend l'expérimentation pour modèle<sup>7</sup>.

#### **IV. L'ambiguïté de la définition musilienne de l'utopie**

Le deuxième problème, que l'on peut développer cette fois-ci contre Musil, réside justement dans ce modèle de l'expérimentation. Il y a en effet une ambiguïté dans sa description et sa définition de l'utopie. Dans un premier temps, il affirme qu'une possibilité devient une utopie quand « on » la détache de son contexte et qu'« on » la développe. Mais, dans un deuxième temps, il modifie sa description puisqu'il n'est plus question de cela mais d'observer le développement de cette possibilité, ce qui implique que la possibilité se développe d'elle-même.

L'origine de ce changement, c'est l'introduction en cours de route de la comparaison avec le chercheur procédant à des expérimentations. En effet, en un sens, ce modèle de l'expérimentation permet d'introduire l'action dans le développement d'une utopie : elle n'est plus simplement l'expression d'un souhait ou d'un rêve, mais une expérimentation dans ce qu'elle a de volontaire. Mais en un autre sens, ce modèle de

---

<sup>7</sup> Sur ce point, nous nous opposerons donc à un certain nombre de lectures qui ont l'utopie pour point de départ et la littérature pour ligne d'arrivée, comme si le développement d'utopies avait pour seul intérêt de mettre en abîme la nature de la création littéraire. Cela se voit clairement, nous semble-t-il, dans la lecture proposée par J.-P. Cometti dans cette note importante de son *Robert Musil ou l'alternative romanesque*, où il rapproche Mach, Wittgenstein et Musil sur la question de l'expérimentation mentale (*op. cit.*, p. 130, note 13). Pour notre part, nous ne nions pas que l'on puisse ainsi mettre en abîme la nature du travail littéraire à partir de l'utopie. Cependant, si l'utopie dit peut-être quelque chose du roman, en attendant, *L'Homme sans qualités* dit quelque chose de l'utopie en général et de plusieurs utopies en particulier, et c'est cela qui nous semble le plus intéressant. Il est tout de même paradoxal que les études musiliennes insistent à ce point sur l'idée de Musil que la littérature nous permet d'accroître notre connaissance du monde, pour finir par dire en quoi son roman nous dit quelque chose de la littérature.

l'expérimentation conduit à réintroduire l'observation : expérimenter, c'est modifier puis observer.

Le problème philosophique posé par cette ambiguïté est le suivant : cela a-t-il du sens de parler d'une expérimentation où l'on observerait le développement d'une possibilité ? Peut-on dire qu'une possibilité se développe d'elle-même et qu'on peut en observer le développement ?

## **V. La critique conceptuelle de l'expérimentation mentale**

On peut répondre à cette question en revenant à la critique par Wittgenstein des soi-disant « expériences de pensée » de Mach<sup>8</sup>. Dans les premières pages des *Remarques philosophiques*, Wittgenstein affirme en effet : « Ce que Mach appelle une expérimentation de pensée n'est naturellement pas une expérimentation du tout. C'est au fond une considération grammaticale »<sup>9</sup>. Ce qui est intéressant dans cette remarque, c'est qu'elle montre que, pour lui, le problème posé par les « expériences de pensée » n'est pas de nature épistémologique (au sens large), mais conceptuelle. Autrement dit, le problème ne porte pas sur la capacité de l'esprit à effectuer ce genre d'expérimentation, sur la méthode ou les procédures à mettre en œuvre, ou encore sur les difficultés posées par l'objet de ces expérimentations (une idée, une représentation, une possibilité), mais sur l'utilisation du concept d'expérimentation pour décrire ce que nous faisons et que nous appelons habituellement « expérience de pensée » ou

---

<sup>8</sup> On trouve bien des références à la position Wittgenstein dans la littérature consacrée aux expériences de pensée, mais il nous semble qu'elle n'est pas toujours traitée à sa juste valeur. Un premier type de référence à Wittgenstein en fait un auteur particulièrement imaginaire (ce qui est loin d'être contestable), mais ne s'intéresse pas précisément à son examen du concept même d'« expérience de pensée » - par exemple : M. Cohen, *Wittgenstein's Beetle and Other Classic Thought Experiments*, Oxford, Blackwell, 2005. Un deuxième type de référence s'attarde davantage sur cet examen du concept d'« expérience de pensée », mais s'en tient plus ou moins à la seule critique de Mach, que ce soit dans une perspective historique (U. Kühne, *Die Methode des Gedankenexperimentes*, *op. cit.*, p. 218-220) ou plus conceptuelle (R. Sorensen, *Thought Experiments*, *op. cit.*, p. 45-46 et p. 216-218). Enfin, on trouve un troisième type de référence, qui analyse plus en détail le traitement wittgensteinien de l'« expérience de pensée » et lui rendent davantage justice, par exemple : W. Kienzler, « Wittgenstein über "Gedankenexperimente" », in *Wittgenstein-Studien*, n°1, 2010, p. 39-69 ; B. Griesecke et W. Kogge, « Was ist eigentlich ein Gedankenexperiment ? Mach, Wittgenstein und der neue Experimentalismus », in M. Krause et N. Pethes (Hrsg.), *Literarische Experimentalkulturen*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2005, p. 41-72. Pour notre part, il nous semble important de sortir des seuls passages où Wittgenstein fait référence aux expériences de pensée, et de faire intervenir des concepts « extérieurs » comme ceux de représentation, de supposition, calcul, etc., comme le fait par exemple S. Chauvier dans *Le sens du possible* (Paris, Vrin, 2010).

<sup>9</sup> L. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, trad. J. Fauve, Paris, Gallimard, 1975, §1, p. 52.

« expérimentation mentale ». Selon Wittgenstein, une expérimentation de pensée n'est pas une expérimentation du tout, au sens où « expérimentation » n'est pas le bon concept pour décrire ce que nous appelons ainsi. La question est alors la suivante : que fait-on si ce que l'on fait n'est pas expérimentation ?

## **VI. Effectuer une expérimentation ?**

Ce que Wittgenstein met en avant dans un premier temps, c'est la distinction entre effectuer une expérimentation et se représenter une telle expérimentation.

Ce qu'il y a de problématique dans le concept d'expérience de pensée, c'est qu'il semble rendre légitime le raisonnement suivant : imaginer ou se représenter une expérience, c'est la faire en pensée, donc, en un certain sens et d'une certaine manière, c'est bien faire une expérimentation. C'est sans doute pour cette raison que Mach a pu affirmer : « Il peut arriver que l'issue d'une expérience mentale soit assez décisive pour que l'auteur, à tort ou à raison, juge inutile tout contrôle extérieur par *l'expérimentation physique* »<sup>10</sup>. La seule différence entre l'expérimentation réelle et l'expérimentation mentale est leur caractère décisif, mais au fond, il semble que, dans les deux cas, on effectue bien une expérimentation. Or, ce que souligne Wittgenstein, c'est justement la différence radicale entre l'expérience réelle et l'expérience fictive. C'est ainsi que l'on peut comprendre certains passages de la *Grammaire philosophique* et des *Recherches philosophiques* :

« Une expérience que l'on pense, revient au même qu'une expérience que l'on dessine, peint ou décrit au lieu de l'effectuer. Et le résultat de l'expérience pensée est le résultat fictif de l'expérience fictive »<sup>11</sup>.

« Consulter un tableau en imagination n'est pas plus consulter un tableau que la représentation du résultat d'une expérimentation imaginée n'est le résultat d'une expérimentation »<sup>12</sup>.

Penser une expérimentation, ce n'est pas l'effectuer d'une autre manière : en la pensant, de même que dessiner, peindre ou décrire une expérience, ce n'est pas l'effectuer d'une autre manière : en la dessinant, en

---

<sup>10</sup> E. Mach, *La connaissance et l'erreur*, op. cit., chapitre XI, p. 200.

<sup>11</sup> L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique*, trad. M.-A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980, 1<sup>ère</sup> partie, VII, §106, p. 205.

<sup>12</sup> L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, trad. F. Dastur et alii, Paris, Gallimard, 2004, I, §265, p. 142.

la peignant ou en la décrivant. À chaque fois, on pense, dessine, peint ou décrit l'expérimentation, *au lieu de* l'effectuer. De même, imaginer des résultats, ce n'est pas en obtenir d'une autre manière : par l'imagination, c'est imaginer des résultats *au lieu d'*en obtenir<sup>13</sup>.

### **VII. Se représenter une expérimentation et ses conséquences.**

La conclusion que l'on peut tirer de cette analyse, c'est alors que, dans ce qu'on appelle habituellement une « expérience de pensée », on n'effectue aucune expérimentation et on n'obtient aucun résultat, mais on se représente cette expérimentation et ces résultats. C'est là selon nous le sens de l'affirmation de Wittgenstein : « Ce que Mach appelle une expérimentation de pensée n'est naturellement pas une expérimentation du tout ». Ainsi, à supposer qu'on assimile l'utopie à une expérimentation mentale, développer une utopie, ce n'est pas effectuer une expérimentation d'une certaine manière, en pensée, mais s'en représenter une.

Cependant, ne pourrait-on pas objecter que, dans une expérimentation mentale en général et dans une utopie en particulier, on se représente une modification de tel ou tel élément, mais que, malgré tout, on en observe les effets, les conséquences ? Nous soutenons que, dans une « expérimentation mentale », nous n'observons pas non plus les effets de ce que nous nous représentons. Cela signifie : de même que « expérimentation » n'est pas le bon terme pour décrire ce que nous faisons, de même, « observer les effets ou les conséquences » n'est pas la bonne expression pour décrire ce que nous faisons, une fois que nous nous sommes représentés une modification (au lieu de l'effectuer).

### **VIII. Le développement d'une supposition**

Au lieu de parler de l'observation des conséquences d'une modification possible, on parlera du développement d'une représentation.

---

<sup>13</sup> De ce point de vue, certaines formules de S. Chauvier nous semblent tout à fait ambiguës, notamment quand il décrit la première variété d'expériences de pensée à laquelle il va s'intéresser : « En un premier sens, une expérience de pensée, ce peut être une expérience que l'on imagine ou que l'on se représente seulement, à défaut de la réaliser effectivement ou techniquement. Une expérience de pensée est alors une expérience *en* pensée, une expérience que l'on fait *dans la pensée* plutôt que dans la réalité ou "en vrai" » (*Le sens du possible, op. cit.*, p. 12). Autant l'on peut dire sans problème que l'on imagine ou se représente une expérience à défaut de la faire, autant il devient problématique de dire qu'en imaginant ou en se représentant une expérience, on la fait « dans la pensée » plutôt que « dans la réalité » : on risque, entre autres, de croire que la pensée est un « milieu particulier », d'où cette thématique de « l'immersion dans le possible pur » et de la simulation de leur observation, au chapitre VI du livre en question (p. 177-183).

La différence est la suivante : dans le premier cas, les conséquences se produisent d'elles-mêmes suite à la modification réellement effectuée, alors que, dans le second cas, celui qui se représente une modification doit encore en tirer lui-même les conséquences. Pour le montrer, on peut se référer à l'analyse par Wittgenstein du concept de « supposition » :

« Si étrange que cela paraisse, cette invitation : “Suppose qu’il pleuvra demain” a ainsi une grande similitude avec l’invitation à écrire cette proposition comme le début d’un calcul. “Suppose la proposition” signifie : “Prends-là en considération !”, c’est-à-dire : “Réfléchis à ce qui s’ensuit ; par exemple à ce que tu ferais si elle était vraie. Bref, fais-en le point de départ d’une série de raisonnements et de déductions.” »<sup>14</sup>.

Autant, dans une expérimentation réelle, le point de départ est une action réelle qui est suivie d'effets, autant, dans une expérimentation mentale, le point de départ est une supposition que nous développons, comme dans un calcul. On pourrait présenter la différence ainsi : dans le premier cas, la modification pousse ce qui en est l'objet à réagir, alors que, dans le deuxième cas, la supposition nous pousse à continuer. Comme le souligne Wittgenstein :

« Si on dit en effet : “Supposé que les Boers aient gagné la guerre contre l’Angleterre”, la prochaine question serait : “Et maintenant, quoi encore ?” Car cette proposition n’est pas encore terminée. On doit maintenant vouloir dire : alors ceci ou cela se produirait. La proposition *en son entier* s’énonce ainsi : “Si les Boers avaient gagné la guerre, alors...” La supposition est quelque chose d’incomplet, elle est incluse dans un ensemble plus important et c’est cette incomplétude, cette attente de la suite, qui la distingue de l’affirmation »<sup>15</sup>.

La conséquence immédiate, c'est que nous n'observons pas les effets de notre supposition : nous développons les conséquences de cette supposition, nous devons le faire. La conséquence générale pour l'utopie, c'est qu'elle n'est pas l'observation d'une modification possible et de ses conséquences, comme Musil le soutenait, mais le développement d'une possibilité, d'une ou de plusieurs suppositions<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> A. Soulez (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, Paris, PUF, 1997, p. 194.

<sup>15</sup> *Id.*, p. 195.

<sup>16</sup> Nous ne faisons donc pas non plus comme si nous observions les conséquences de nos suppositions, ainsi que le soutient S. Chauvier : « [...] nous devons en quelque façon *nous situer nous-mêmes* dans la scène ou, à tout le moins, *nous en faire le spectateur*,

## **IX. L'analogie avec le calcul**

Dans un dernier temps, on développera cette idée que l'expérimentation mentale en général et l'utopie en particulier sont le développement de possibilités. Pour ce faire, focalisons-nous sur un élément particulièrement intéressant dans l'analyse wittgensteinienne de la supposition : l'analogie avec le calcul. On peut faire deux remarques.

La première est générale et concerne l'attribution des utopies à Ulrich, un personnage décrit comme un mathématicien prenant l'expérimentation pour modèle : en réalité, mathématiques et expérimentation ne font pas bon ménage, au sens où calculer et observer des effets, c'est faire deux choses totalement différentes. Comme on l'a vu, l'idée que l'expérimentation est un modèle pour l'utopie peut même être égarante : le développement d'une utopie n'est ni une modification réelle, ni la représentation d'une modification suivie de l'observation de ses effets, mais le développement d'une supposition, à la manière d'un calcul.

La deuxième remarque est un prolongement de cette analogie avec le calcul. Wittgenstein dit la chose suivante dans les *Remarques sur les fondements des mathématiques* :

« 31. Il doit en être ainsi ne signifie pas qu'il en sera ainsi. Au contraire : "Il en sera ainsi" sélectionne une possibilité parmi d'autres. "Il doit en être ainsi" ne voit qu'une seule possibilité »<sup>17</sup>.

Dans ce passage, Wittgenstein cherche à cerner la différence, dans le domaine des mathématiques, entre preuve et prédiction : la preuve dit ce qui doit être, alors que la prédiction dit ce qui sera. Or, selon Wittgenstein, avec une preuve, on ne voit (plus) qu'une seule possibilité, alors qu'avec une prédiction, on sélectionne une possibilité parmi plusieurs.

À partir de là, dans quelle catégorie le développement d'une supposition se range-t-il ? Dans celle de la preuve ou dans celle de la prédiction ? À l'évidence, une supposition se développe en une prédiction : « Suppose qu'il pleuve demain... » se continue par l'indication de « ce que l'on fera », « Supposé que les Boers aient gagné la guerre contre l'Angleterre » se continue par l'indication de ce qui se serait produit. Le

---

l'observateur. Nous devons être disposés à explorer les entours non décrits de la chose ou de la scène, à mobiliser, dans le contexte créé par cette chose ou cette scène, nos capacités inférentielles. Nous devons, en quelque façon, faire *comme si* nous y étions ou comme si nous l'observions et cela suppose par conséquent que nous participions en quelque façon à la description. » (*Le sens du possible, op. cit.*, p. 182)

<sup>17</sup> Wittgenstein, *Remarques sur les fondements des mathématiques*, trad. M.-A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1983, IV, 31, p. 207.

développement de la supposition, dans ces deux exemples, n'est pas celui d'une seule et unique possibilité : on peut bien avancer des raisons pour justifier tel ou tel développement, mais, au fond, elles permettent de choisir entre plusieurs possibilités.

En même temps, le développement de ces suppositions est-elle nécessairement la « sélection » d'une possibilité ? On pourrait très bien modifier ces exemples pour qu'ils aboutissent non pas à la sélection d'une possibilité dans un ensemble de possibilités préexistantes mais à l'invention d'une possibilité nouvelle. À côté de la preuve, qui dit ce qui doit être, il y aurait donc ce que l'on pourrait appeler de manière générale le développement d'une possibilité, qui peut prendre des formes diverses : la sélection d'une possibilité comme l'invention de nouvelles possibilités.

## **X. Retour à l'utopie**

Si l'on revient maintenant à l'utopie, il s'agit alors de savoir dans quelle catégorie ranger le développement de la possibilité qui lui est propre : du côté de la prédiction et de la sélection d'une possibilité, ou bien du côté de l'invention d'une nouvelle possibilité ? Regardons de près la manière dont Musil développe son exemple, l'utopie de l'exactitude :

« Que l'élément observé soit l'exactitude même, qu'on l'isole et le laisse se développer, qu'on le considère comme une habitude de pensée et une attitude de vie et qu'on laisse agir sa puissance exemplaire sur tout ce qui entre en contact avec lui, on aboutira alors à un homme en qui s'opère une alliance paradoxale de précision et d'indétermination. Il possède ce sang-froid délibéré, incorruptible, qui est le tempérament même de l'exactitude ; mais au-delà de cette qualité, tout le reste est indéterminé □...□ »<sup>18</sup>.

Au premier abord, on peut être tenté de tirer ce passage du côté de la prédiction effectuée sur la base d'une supposition : à supposer que la place de l'exactitude dans notre vie soit modifiée de la manière détaillée par Musil, cela « aboutira » à un homme qui a telle ou telle caractéristique. Mais on pourrait tout aussi bien dire que Musil imagine simplement à quoi ressemblerait un homme exact. Ce qui pousse dans la première direction, c'est la manière dont Musil présente sa supposition, cette manière de décrire toute une préparation destinée à obtenir un effet, qu'il tenterait ici de prédire. Mais ce qui pousse dans la deuxième direction, c'est le passage au présent intemporel qui suggère que Musil est bien davantage en train de

---

<sup>18</sup> R. Musil, *L'Homme sans qualités*, tome I, *op. cit.*, §61, p. 311.

décrire une figure, c'est-à-dire de la construire. Comme si l'on avait à faire à du dessin : à la sélection et à la fixation d'un trait, l'exactitude, à partir duquel Musil imagine non seulement l'homme mais aussi la vie qui vont avec ce trait, sans se soucier de leur vraisemblance.

C'est cette comparaison qui nous pousse à penser que le développement d'une ou de plusieurs suppositions, dans le cas de l'utopie, n'est ni le développement de ce qui doit être, ni le développement d'une prédiction, au sens de la sélection d'une possibilité parmi d'autres, mais l'invention d'une nouvelle possibilité.

### **XI. La construction d'une signification**

Pour l'instant, le résultat est maigre : l'utopie est l'invention d'une nouvelle possibilité. On en soulignera l'intérêt au moyen, une fois de plus, d'une remarque de Wittgenstein. Dans son analyse du concept de « supposition » et du cas particulier de la plaisanterie (« Deux messieurs vont dans la rue... »), Wittgenstein fait cette remarque :

« On pourrait aussi présenter la chose de la manière suivante : comme on le sait, beaucoup de langues présentent un présent historique (il pleut) et un présent logique (la neige est blanche). Dans le cas de la supposition (Deux messieurs vont dans la rue) ce serait comme si nous avions affaire à une troisième forme de présent telle que la question "quand" ne peut nullement être posée »<sup>19</sup>.

Servons-nous de cela pour comprendre ce que l'on fait quand on développe une possibilité en utopie. Dire à propos de l'homme exact qu'« il possède ce sang-froid délibéré, incorruptible », etc., ce n'est pas utiliser un présent historique : il ne s'agit pas de décrire l'homme d'une époque. Ce présent est-il pour autant un présent logique ? On pourrait acquiescer puisque cette description semble bien avoir pour fonction de définir un tel homme exact, sans que la référence au temps soit pertinente. En même temps, il semble bien qu'on doive distinguer cette définition de celle qu'on trouve dans « La neige est blanche ». Autant, dans ce dernier cas, on ne fait que mentionner un critère dont nous disposons déjà et qui permet de préciser la signification du terme « neige », autant, dans le cas de l'homme exact, il ne s'agit pas de préciser ce qu'on entend habituellement par « homme exact » au moyen de tel ou tel critère, mais d'imaginer ce que pourrait être un tel homme, c'est-à-dire de construire la signification de

---

<sup>19</sup> A. Soulez (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, op. cit., p. 197.

l'expression « homme exact ». C'est ce que l'on pouvait déjà constater dans la page où Musil décrit la vie exacte, avant de redéfinir l'utopie en terme d'expérimentation :

« ... on pensait alors, donc, qu'il était peut-être possible de vivre exactement. On nous demandera aujourd'hui *ce que cela veut dire*. La réponse serait sans doute que l'on peut se représenter l'œuvre d'une vie réduite à trois traités, mais aussi bien à trois poèmes ou à trois actions dans lesquelles le pouvoir personnel de création serait poussé à son comble. *Ce qui voudrait dire* à peu près : se taire quand on n'a rien à dire, ne faire que le strict nécessaire quand on n'a pas de projets particuliers, et, chose essentielle, rester indifférent quand on n'a pas le sentiment indescriptible d'être emporté, bras grands ouverts, et soulevé par une vague de la création ! »<sup>20</sup>.

L'utopie telle que la pratique Musil n'est ni une description plus ou moins vraisemblable, ni une explicitation de nos concepts, ni même une simple narration (comme c'est le cas dans la plaisanterie), mais à la fois la clarification et la construction d'un concept. L'idée que nous soutiendrons est donc la suivante : cette fiction particulière qu'est l'utopie (figurons-nous que..., supposons que...) est une construction de nouveaux concepts.

---

<sup>20</sup> R. Musil, *L'Homme sans qualités*, tome I, *op. cit.*, §61, p. 310. Nous soulignons.